Discours prononcé par Ton Elias à l'occasion de la remise des insignes
de « Chevalier de l'ordre de la Légion d'Honneur »
Le 21 novembre 2016 à la Résidence de France à La Haye

Vos Excellences,

Monsieur le Ministre, Monsieur l'Ambassadeur,
Monique, Suzanne, Erik, les amis, la famille, les collègues,

Qu'est-ce que l'esprit français ? Qui est le Français moyen ? Est-il revêche et arrogant ? Se conduit-il comme un grossier personnage ? Comme le ressent le Néerlandais qui arrête, sans vergogne, sa caravane devant la boulangerie pour n'acheter qu'une seule baguette et la déposer ensuite dans sa caravane qui regorge de provisions emportées de la maison ? Comme les pommes de terre et le camembert en boîte en métal ?
Ou bien « le » Français est-il justement ce maire si obligeant et aimable du petit village, qui n'hésite pas à vous proposer de vous chercher de l'aéroport à votre arrivée trois mois plus tard, alors que l'aéroport se trouve seulement à une heure et demie de voiture ? Je ne vois vraiment pas le maire de Dalfsen – une petite commune dans le nord-est du pays et plus éloignée que Zwolle – proposer spontanément à un Français qui possède une petite maison dans son village, d'aller le chercher de Schiphol !

Revenons six ans en arrière, j'ai aussi écrit un article dans le journal financier Financieel Dagblad, [du quatre décembre deux mille dix]. Je devais décrire un week-end de rêve. En ce qui me concerne, un tel week-end commence à Paris. Ma femme et moi flânons dans les rues de la ville, moi-même chargé comme un baudet et marchant derrière elle dans la Rue du Faubourg Saint-Honoré - vous voyez un peu le tableau….
Nous finissons par nous arrêter au restaurant Lescure, à la Rue de Mondovi, entre la Place de la Concorde et la Place Vendôme. Le Guide Michelin le décrit comme étant traditionnel, classique. Dans ce bistrot de la taille d'un mouchoir de poche, il faut vraiment savoir se faufiler entre les tables qui sont si serrées les unes contre les autres, que même un actuaire introverti se voit obligé de parler avec son voisin de table.
Nous engageons la conversation avec le voisin de table d'un côté, un marquis tiré à quatre épingles, actif comme banquier privé – c'était une occupation très honorable à l'époque – et avec le voisin de table de l'autre côté, un électricien vêtu de son bleu de travail. Notre grand

intérêt pour les vins et notre passion pour la gastronomie française a bien impressionné nos deux voisins de table - une passion visiblement plus crédible chez moi qu'en voyant ma femme.

Avec ces voisins de table nous avons beaucoup parlé des différentes régions du pays.
Il est fascinant, pour nous Néerlandais, de constater à ce moment-là, donc dès qu'il est question de boire et manger, que toutes les différences de classe sociale disparaissent entre les Français. Et le fait qu'ils savent vraiment bien tout ce qu'il y a dans leur beau pays et où le trouver.
C'est vraiment beau à voir, d'après moi. Il y a aussi cette fierté pure, disons ce patriotisme que nous, Néerlandais, ne connaissons pas ou pas assez. Et dans la mesure où nous connaissons le patriotisme, celui-ci vire rapidement au mauvais nationalisme qui comporte des tendances limitatives et anti-cosmopolites. Enfin, je ne vais pas m'étendre là-dessus, car la France, hélas, ne connaît aussi que trop bien cette variante. Ici aux Pays-Bas, nous attendons avec impatience le quinze mars prochain [les élections néerlandaises], mais aussi le vingt-trois avril [premier tour de l'élection présidentielle en France] et le sept mai [second tour].

Monsieur le Ministre, Monsieur l'Ambassadeur, permettez-moi, après ma recherche constante de l'esprit français, de vous dire que je suis ravi et très honoré de recevoir ce grand honneur que vous me remettez à présent, au nom du Président de la République française.
C'est avec grand plaisir, en ma qualité de président du groupe de contact avec la France, le groupe interparlementaire d'amitié France-Pays-Bas, que j'ai pu encourager et déployer des efforts pour raviver les relations, qui se trouvaient quelque peu dans une impasse, entre les parlementaires de nos pays. La mission a réussi et j'en suis enchanté. J'ai été très honoré de recevoir l'invitation au dîner d'État du 10 mars dernier, qui nous était adressée à ma femme et moi et témoignait d'une grande appréciation de mes activités. Mais en réalité je suis extrêmement heureux, tout court, de la manière dont la République française me compte au nombre de ses amis.
Votre allocution m'a beaucoup touché, en partie par les nombreux éléments personnels que vous y avez intégrés. Et en effet oui, nous nous plaisons beaucoup d'avoir notre maison du Gers ainsi que de nos pèlerinages de vin dans votre pays.

Parlant de la politique, vous n'êtes pas sans savoir que j'ai fait récemment l'objet d'une certaine publicité. Ce n'est pourtant ni le lieu ni le moment d'en parler maintenant, en cet événement festif.
Permettez-moi de présenter une citation d'André Gide, tirée du Journal des faux-monnayeurs, paru pour la première fois en mille neuf cent vingt-sept, mais qui est toujours actuel à présent, quelque quatre-vingt-dix ans plus tard : « Il n'y a guère de « règles de vie » dont on ne puisse se dire qu'il y aurait plus de sagesse à en prendre le contrepied qu'à les suivre. »
Je reconnais là le caractère quelque peu obstiné de ma mère.

Je reviens à Gide, parce que vous avez également parlé de mon courageux père et de la voie capricieuse de l'attachement de ma famille à la langue française. Pendant la guerre il se trouvait souvent parmi des Français dont il apprit rapidement votre langue.
Une tradition tenace: ma femme parle couramment le français, ma plus jeune sœur ainsi que ma fille l'ont étudié et toutes les trois le parlent mieux que moi.
Mon père aussi le parlait assez couramment, il était même capable de remettre en place, assez rudement, un agent de police quelque peu trop féru de sa position, en lui enguelant en argot.

Les livres d'André Gide étaient mis à l'Index librorum prohibitorum – l'index des livres interdits que les catholiques romains n'étaient pas autorisés à lire – pourtant, cela n'empêchait pas mon père qui écrivait dans le journal catholique De Tijd, de citer régulièrement des passages de l'œuvre de Gide, avec une merveilleuse sagesse sur une personne infatuée d'elle-même, un peu comme cet agent prétentieux. « Comme le coq qui prétend que son chant fait lever le soleil ».
Je n'ai jamais pu retrouver le texte original, mais je suis convaincu qu'une honorable personne ici présente parmi vous, pourra m'aider à le retrouver.

Monsieur le Ministre, Monsieur l'Ambassadeur, je termine sur ces mots pour nous permettre à tous de faire honneur au champagne bien frais.
D'après moi, en tant que Néerlandais, nous devons approfondir notre connaissance du français et mieux connaître les Français. Quelques anciens ministres néerlandais de l'environnement (Milieuministers en Néerlandais), comme ministre Vorrink dans les années soixante-dix, ministre Alders dans les années quatre-vingt-dix et ministre Cramer il y a de cela une dizaine d'années, se sont présentés en France comme étant Ministre du Milieu aux Pays-Bas ! (…minister van de van de onderwereld, alle drie !)

Pas très ingénieux de leur part… !

Une femme politique néerlandaise a dit une fois : « La France est un pays magnifique, dommage seulement que les Français y habitent. »
Je tiens absolument aujourd'hui en toute sincérité, à me distancier de ces propos et je suis convaincu que beaucoup parmi vous partagent et appuient mon avis. Il va sans dire que j'affirme et soutiens que la France est un très beau pays.
Mais les Français sont aimables et chaleureux, à condition bien entendu de connaître et d'apprécier un peu leur savoir-vivre, leur âme, leur esprit.

Et tout en étant quelque peu angoissé à l'idée d'accepter l'invitation de notre plombier dans le Gers pour assister à l'abattage du porc, et je sais que c'est un grand honneur pour un néerlandais authentique et véritable, je conclus en vous adressant à tous ces quelques mots:
En vérité, la découverte de l'esprit français n'est certainement pas dépourvue de plaisirs !